

Refrain : $\left\{ \begin{array}{l} \text{Vive la vacance !} \\ \text{Oh ! gai !} \\ \text{Vive la vacance !} \end{array} \right.$

Grands comme petits chantons
L'ère qui commence !
L'ivresse que nous sentons
N'est pas la démençe :
Nous sommes en liberté,
Redisons avec gaieté :
Vive, etc.

Pour apprendre nos leçons
Plus de violence !
Vieux livres, nous vous laissons
Dormir en silence...
Personne n'étudira ;
Pour toute tâche on dira :
Vive, etc.

Au lit bien tard nous restons :
Quelle jouissance !
De la cloche les " tintons "
Seraient sans puissance :
Amoureux de l'oreiller,
Rien ne peut nous éveiller !
Vive, etc.

Ou si le brillant soleil,
Avec insolence,
Vient troubler notre sommeil,
Heureux d'indolence,
Nous tirons les grands rideaux,
Et nous lui tournons le dos.
Vive, etc.

Dans un bocage, le soir,
Nous menons la danse,
Ou nous allons nous asseoir
Sur un herbe dense :
Et lorsque la nuit s'étend
Nous rentrons en répétant :
Vive, etc.

Voyez-vous, c'est qu'au printemps
De notre existence
Nous savons jouir du temps,
Et sans résistance
Nous le laissons s'écouler,
Sans cesser de roucouler
Vive la vacance
Oh ! gai !
Vive la vacance !

Ludo.

DERNIER ACTE

A BRIN D'HERBE

Brin d'herbe, vous croissez sur les bords du Saint-Laurent, et j'habite dans le nord. Par-dessus les monts, m'est venue l'offre généreuse de votre amitié.

Les Laurentides nous séparent... Dans ces conditions, amitié de femme est à coup sûr inoffensive et peut même valoir beaucoup : la vôtre me sera précieuse ; j'y crois déjà un peu, vous m'y ferez bientôt croire davantage... puissé-je y croire toujours !

Combien de temps cela durera-t-il ?... L'amitié est une belle chose, je veux le croire ; la constance en est une autre... J'entretiens quelques craintes à ce sujet, Brin d'Herbe. Mais, bah ! — "vogue la nacelle !" comme chantaient nos pères. S'il arrive malheur, je l'aurai voulu ; j'essai en vaut le risque. Et puis, — je l'avoue avec honte — je ne sens pas cette amitié de femme m'entrer au cœur sans un certain frisson d'orgueil et de joie !

Et Bluet ? qu'est devenu Bluet ?

Votre silence, ô Bluet ! fait naître en mon âme les plus noirs pressentiments. Un mot eût dissipé de mortelles inquiétudes ; mais vous vous êtes tû, et votre sort me cause des soucis que Brin d'Herbe n'a pu chasser. Rien n'est funeste comme l'amitié de ceux qui ne s'aiment plus et qui s'aiment encore ; c'est un mal terrible, dissimulé sous une apparence bénigne. Sait-on, hélas ! jusqu'où cela peut conduire un naïf et doux brin d'herbe ?

Brin d'Herbe ami, versons un pleur sur cette lamentable destinée, et réjouissons-nous d'avoir connu notre amitié de prime saut, et sans secouer d'abord une poussière d'amours briaés.

Adieu à Bluet !
A Brin d'Herbe, au revoir !
Et maintenant... ohé ! dans la coulisse, laissez tomber le rideau !

Dennis Ruthban

NOS ETUDIANTS

J'ai entrepris, lecteurs, une tâche bien difficile ; cependant je ne recule pas, et confiante en votre indulgence, je vais vous dépeindre nos jeunes étudiants. Je vous prie d'excuser mon style et de croire que je ne m'éloignerai pas du chemin de la vérité.

Je commence, car je suis impatiente de vous présenter mes amis qui, si vous les connaissiez, aimables lectrices, seraient aussi les vôtres.

Isidore le *** est un jeune homme brun, à figure agréable. Il est sympathique à toutes les jeunes filles. D'une conduite exemplaire, il a droit à tous les éloges, et sans être indiscret, je puis affirmer qu'il en reçoit souvent. Etudiant en médecine, dans un an il commencera à exercer sa profession.

Ernest B***, garçon très intelligent, étudie aussi la médecine, encore un bienfaiteur du genre humain ! Ce cher ami est estimé et aimé de tous. Jamais estime et amitié ne peuvent être mieux placées !

Qui dit Ernest dit Joseph ! Ce sont deux inséparables !

Joseph M*** est, sans flatterie, le garçon le plus *chic* que je connaisse. Garçon d'esprit, assez joli, de tournure élégante, conversation amusante, cela va sans dire puisqu'il a de l'esprit, danseur infatigable (qualité que j'admire beaucoup), etc. Héritier d'un nom célèbre dans nos annales politiques, il suivra les traces de son père ; comme lui, il rendra de grands services à son pays, et son nom sera aimé et respecté de tous. Nous espérons, jeunes filles, que quoi qu'il advienne, il n'oubliera pas ses amies de jeunesse, ses premières admiratrices !

Philippe B*** est un jeune étudiant en droit. Avec lui il faut rire. Il possède un esprit extraordinairement vif, aussi s'amuse-t-on toujours avec lui !

Il sera plus tard une des gloires de notre barreau, et nous aurons droit, citoyens et citoyennes de Rimouski, d'en être fiers.

Je m'arrête, non pas parce que j'ai fini, mais afin de ne pas abuser de la bienveillance de ce cher MONDE ILLUSTRÉ. Si vous le permettez, lecteurs et lectrices, je reviendrai vous parler de mes autres amis qui ne sont pas moins gentils que ceux que je viens de mentionner.

Au revoir, amis lecteurs !

Chères lectrices, ne rêvez pas trop à ces chers héros !

FLEURETTE.

Rimouski, 1893.

LOUVRIERE

Dieu me garde d'oublier que la majorité des femmes reste honnête, malgré tant d'excitations. Le soir quand les cabarets sont pleins et retentissent de chants obscènes, la femme est dans sa chambre, à rapiécer, à veiller, à attendre. Le samedi, pendant la paie, elle guette l'ivrogne au passage, pour disputer, contre lui, au risque d'être battue, le pain de leurs enfants. C'est elle qui va implorer le propriétaire et porter les couvertures au Mont-de-Piété. Elle met un morceau de pain dans le panier de l'enfant partant pour l'école, sachant qu'il n'y en aura pas pour elle. Si l'enfant vient à succomber sous l'étreinte de la misère, c'est elle, devant le cercueil, dans la chambre désolée, qui prononcera le nom de Dieu... Oui, je le sais ; je l'ai vu ; elles sont bien nombreuses, ces vaillantes qu'on ne saurait trop admirer et bénir. Elles

sont la force et l'espérance du pays ; nous avons encore des grandes dames qui sont des reines dans les salons et des anges dans la maison du pauvre ; si grandes qu'elle soient en est-il une qui osât se comparer à l'humble plébéienne que je viens de peindre, et dont toute la vie se résume en trois mots : Aimer, servir, souffrir !

Les femmes, en général, ont l'esprit tourné à la religion. Dans les campagnes, c'est à peine si on voit une paysanne manquer à la messe ou au prêche. Dans les villes, ce n'est pas la totalité des femmes qui assistent aux offices, mais c'est une grande majorité. Même à Paris, les églises sont pleines de femmes le dimanche. Les partisans les plus déterminés de la laïcisation le savent bien, et c'est cette assiduité qui les fâche. Si les pratiques du culte étaient désertées, ils ne se donneraient pas tant de peines pour les rendre difficiles et impossibles.

Vous savez ce que les femmes vont chercher à l'église. Elles y vont chercher la consolation, et elles l'y trouvent. Elles y trouvent aussi une règle et un frein. Leur ôter la consolation, c'est barbare. Leur ôter le maître intérieur, c'est périlleux pour elles et pour la société.

On croit se justifier en disant qu'elles se trompent. C'est l'excuse de tous les ennemis de la liberté, de tous les clergés intolérants. Elle ne vaut rien. On a le droit de discuter et de prêcher ; on n'a pas le droit d'empêcher et de gêner. Vous leur ôtez la foi qui les rendait fortes pour supporter et pour résister ; et que mettez-vous à la place ? Le néant. Vous êtes ennemis de leur bonheur et du vôtre.

JULES SIMON.

LES MAINS VIDES

Une jeune fille allait mourir. C'était une triste victime des plaisirs du monde.

Elle avait contracté la ma'adie qui l'emportait, dans une soirée brillante et pleine de succès pour sa vanité. Elle s'éteignait peu à peu. Elle s'en allait doucement, comme on dit, d'une maladie de poitrine.

Tout le monde le savait. La pauvre mère elle-même avait appris l'affreuse vérité.

Seule, la jeune fille ne croyait pas mourir. Elle se faisait illusion et se berçait de la pensée d'un avenir qu'elle ne devait pas voir.

Un jour, cependant, elle vit descendre sur elle les ombres de la mort.

En ce moment, la lumière se fit. Elle comprit que tout espoir était perdu, qu'il fallait mourir.

A cette pensée, élevant ses mains avec effroi, elle les regarde, les laisse retomber, et les considérant en silence, elle s'écrie, avec terreur :

— Mais, voyez donc, mes mains sont vides.

La pauvre mère crut à un moment de délire, et elle essayait de calmer sa fille, mais la malade répétait toujours :

— Mes mains sont vides.

Un prêtre était là ; il comprit les inquiétudes et les frayeurs de la malade : prenant un crucifix, il le lui mit dans les mains, en disant :

— Maintenant, elles ne sont plus vides.

A cette vue l'espérance renaît au cœur de la jeune fille.

Ses mains ne sont plus vides. Elle pourra présenter à Dieu pour le rachat de sa vie inutile, coupable peut-être, les mérites infinis de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les mérites surabondants de sa très sainte Mère.

Alors elle approche la croix de ses lèvres. Elle l'embrasse et la presse sur son cœur.

Le prêtre lui donne une dernière absolution, et peu d'instant après, elle mourait, calme, résignée, regardant la croix qu'elle n'avait pas voulu quitter.

Vous avez vu quelquefois le bonheur ? — Oui, le bonheur des autres. — ARSÈNE HOUSSAYE.

Combien de gens, dans le monde, demi croyants, demi-sceptiques, essayent de concilier les vérités qu'ils ont apprises avec les traditions qu'ils n'ont point oubliées ! — H. TAINÉ.